

Le Bourgeois Gentilhomme de Molière

Personnages

- | | |
|---|------------------|
| 1. M
Monsieur Jourdain, bourgeois | Sion Hughes |
| 2. F
Madame Jourdain, sa femme
Garçon Tailleur
Maître de musique. | Pauline Cousty |
| 3. F
Nicole, servante
Lucile, fille de M. Jourdain
Maître d'armes
Dorimène, marquise
Danseuse | Morwenna Spagnol |
| 4. M
Cléonte, amoureux de Lucile
Maître de philosophie
Musicien | George Siena |
| 5. M
Covielle, valet de Cléonte
Dorante, comte, amant de Dorimène *
Maître à danser
Maître Tailleur | Gaspard Legendre |

La scène est à Paris, chez Monsieur Jourdain

Acte premier

Scène I

En attendant l'arrivée de Monsieur Jourdain, Le Maître de musique compose, avec un musicien, un air pour une sérénade, demandée par Monsieur Jourdain.

Le Maître à danser arrive avec un danseur.

Le Maître à danser : Est-ce quelque chose de nouveau ?

Maître de musique : Oui, c'est un air pour une sérénade, que je compose ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

Maître à danser : Peut-on voir ce que c'est ?

Maître de musique : Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

Maître à danser : Nos occupations, à vous, et à moi, ne sont pas petites maintenant.

Maître de musique : Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux ; ce nous est une douce rente que ce Monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête ; et votre danse et ma musique auraient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

Maître à danser : Non pas entièrement ; et je voudrais pour lui qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

Maître de musique : Il est vrai qu'il les connaît mal, mais il les paye bien ; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

Maître à danser : Pour moi, je vous l'avoue ; je me repais de gloire ; les applaudissements me touchent ; et je tiens que dans tous les beaux arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots que d'essuyer sur des compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art et il n'y a rien à mon avis, qui nous paye mieux que des louanges éclairées.

Maître de musique : J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Mais il a du discernement dans sa bourse ; ses louanges sont monnayées ; et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

Maître à danser : Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites ; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent ; et l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

Maître de musique : Vous recevez. fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

Maître à danser : Assurément ; mais je n'en fais pas tout mon bonheur, et je voudrais qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût des choses.

Maître de musique : Je le voudrais aussi, et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connaître dans le monde ; et il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

Maître à danser : Le voilà qui vient.

Monsieur Jourdain entre.

Monsieur Jourdain : Hé bien, Messieurs ? Qu'est-ce ? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie.

Maître à danser : Comment ? Qu'elle petite drôlerie ?

- Monsieur Jourdain : Eh la... comment appelez-vous cela ? Votre prologue ou dialogue de chansons et de danse.
- Maître à danser : Ah ! Ah !
- Maître de musique : Vous nous y voyez préparés.
- Monsieur Jourdain : Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité ; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.
- Maître de musique : Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.
- Monsieur Jourdain : Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.
- Maître à danser : Tout ce qu'il vous plaira.
- Monsieur Jourdain : Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.
- Maître de musique : Nous n'en doutons point.
- Monsieur Jourdain : Je me suis fait faire cette indienne-ci.
- Maître à danser : Elle est fort belle.
- Monsieur Jourdain : Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.
- Maître de musique : Cela vous sied à merveille.

Monsieur Jourdain ouvre sa robe et fait voir un haut-de-chausses étroit de velours rouge, et une camisole de velours vert, dont il est vêtu.

- Monsieur Jourdain : Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.
- Maître de musique : Il est galant.
- Monsieur Jourdain : (au Maître à danser) Tenez ma robe. Me trouvez-vous bien comme cela ?
- Maître à danser : Fort bien. On ne peut pas mieux.
- Monsieur Jourdain : Voyons un peu votre affaire.
- Maître de musique : Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air que je viens de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée.
- Monsieur Jourdain : Donnez-moi ma robe pour mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe.
- Non ; redonnez-la-moi, cela ira mieux.

Le musicien commence à chanter.

- Musicien : Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis ;
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas ! Que pourriez-vous faire à vos ennemis ?
- Monsieur Jourdain : Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort, et je voudrais que vous la pussiez un peu ragailhardir par-ci, par-là.
- Maître de musique : Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.
- Monsieur Jourdain : On m'en apprend un tout à fait joli, il y a uelque temps. Attendez... La... comment est-ce qu'il dit ?
- Maître à danser : Par ma foi ! Je ne sais.
- Monsieur Jourdain : Il y a du mouton dedans.
- Maître à danser : Du mouton ?
- Monsieur Jourdain : Oui. Ah ! (Monsieur Jourdain chante.)
Je croyais Janneton
Aussi douce que belle,
Je croyais Janneton
Plus douce qu'un mouton :
Hélas ! Hélas ! Elle est cent fois ;
Mille fois plus cruelle,
Que n'est le tigre aux bois.
N'est-il pas joli ?
- Maître de musique : Le plus joli du monde.
- Maître à danser : Et vous le chantez bien.
- Monsieur Jourdain : C'est sans avoir appris la musique
- Maître de musique : Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.
- Monsieur Jourdain : Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ?
- Maître de musique : Oui, Monsieur.

- Monsieur Jourdain : Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre ; car, outre le Maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un Maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.
- Maître de musique : La philosophie est quelque chose ; mais la musique, Monsieur, la musique...
- Maître à danser : La musique et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.
- Maître de musique : Il n'y a rien qui soit si utile dans un Etat que la Musique.
- Maître à danser : Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.
- Maître de musique : Sans la musique, un Etat ne peut subsister.
- Maître à danser : Sans la danse, un homme ne saurait rien faire.
- Maître de musique : Tous les désordres ; toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.
- Maître à danser : Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, et les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.
- Monsieur Jourdain : Comment cela ?
- Maître de musique : La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?
- Monsieur Jourdain : Cela est vrai.
- Maître de musique : Et si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle ?
- Monsieur Jourdain : Vous avez raison.
- Maître de musique : Voulez-vous voir nos deux affaires ?
- Monsieur Jourdain : Oui. Passe, passe, Voyons.

Le musicien et le maître à danser commencent à chanter et danser.

Musicien : Il serait doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
 Si l'on trouvait en amour de la foi ;
 Mais, hélas ! ô rigueur cruelle !
 On ne voit point de bergère fidèle,
 Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
 Doit faire pour ne jamais renoncer à l'amour.

Danseur : Franchise heureuse,
 Musicien : Sexe trompeur,
 Danseur : Que tu plais à mon coeur !
 Musicien : Que tu me fais d'horreur !
 Ah ! Quitte pour aimer cette haine mortelle.

Danseur : On peut, on peut te montrer
 Une bergère fidèle.

Musicien : Hélas ! Où la rencontrer ?
 Danseur : Pour défendre notre gloire,
 Je te veux offrir mon coeur.

Musicien : Mais, Bergère, puis-je croire
 Qu'il ne sera point trompeur ?

Danseur : Voyons par expérience
 Qui des deux aimera mieux.

Musicien : Qui manquera de constance,
 Le puissent perdre les Dieux !

Tous deux : A des ardeurs si belles
 Laissons-nous enflammer :
 Ah ! Qu'il est doux d'aimer,
 Quand deux coeurs sont fidèles !

Monsieur Jourdain : Est-ce tout ?
 Maître de musique : Oui.
 Monsieur Jourdain : Je trouve cela bien troussé. Il y a là dedans
 de petits dictons assez jolis, et ce gens-là se
 trémousse bien.

Le musicien et le danseur quittent.

Maître de musique : Il y a quelque chose de galant dans le petit
 ballet que nous avons ajusté pour vous.

Monsieur Jourdain : C'est pour tantôt au moins ; et la personne
 pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire
 l'honneur de venir dîner céans.

Maître à danser : Tout est prêt.

- Maître de musique : Laissez-nous gouverner les choses.
Monsieur Jourdain : Au moins n'oubliez pas tantôt d'envoyer des musiciens, pour chanter à table.
- Maître de musique : Vous aurez tout ce qu'il vous faut.
Monsieur Jourdain : Mais surtout, que le ballet soit beau.
- Maître de musique : Vous en serez content, et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez.
- Monsieur Jourdain : Ah ! Les menuets sont ma danse, et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.
- Maître à danser : Un chapeau, Monsieur, s'il vous plaît. La, la, la ; La, la, la, la, la, la ; La, la, la, bis ; La, la, la ; La, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la ; La, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps.
- Monsieur Jourdain : Euh ?
Maître de musique : Voilà qui est le mieux du monde.
- Monsieur Jourdain : A propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise : j'en aurai besoin tantôt.
- Maître à danser : Une révérence pour saluer une marquise ?
Monsieur Jourdain : Oui : une marquise qui s'appelle Dorimène.
- Maître à danser : Donnez-moi la main.
Monsieur Jourdain : Non. Vous n'avez qu'à faire : je le retiendrai bien.
- Maître à danser : Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.
- Monsieur Jourdain : Faites un peu. Bon.

Le Maître d'armes entre.

- Voilà votre maître d'armes qui est là.
Il est venu ici pour me donner leçon. Je veux que vous me voyiez faire.

- Maître d'armes : (après lui avoir mis le fleuret à la main.)
Allons, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'oeil. L'épaule gauche plus quartée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Un saut en arrière. En garde, Monsieur, en garde. (Le Maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant : "En garde.")
- Monsieur Jourdain : Euh ?
- Maître de Musique : Vous faites des merveilles.
- Maître d'armes : Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner, et à ne point recevoir ; et comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps : ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet ou en dedans, ou en dehors.
- Monsieur Jourdain : De cette façon donc, un homme, sans avoir du coeur, est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué.
- Maître d'armes : Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration ?
- Monsieur Jourdain : Oui.

- Maître d'armes : Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un Etat, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...
- Maître à danser : Tout beau, Monsieur le tireur d'armes : ne parlez de la danse qu'avec respect.
- Maître de musique : Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.
- Maître d'armes : Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne.
- Maître de musique : Voyez un peu l'homme d'importance !
- Maître à danser : Voilà un plaisant animal, avec son plastron !
- Maître d'armes : Mon petit maître à danser, je vous ferais danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.
- Maître à danser : Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.
- Monsieur Jourdain : (au Maître à danser) Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative ?
- Maître à danser : Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte.
- Monsieur Jourdain : Tout doux, vous dis-je.
- Maître d'armes : Comment ? Petit impertinent.
- Monsieur Jourdain : Eh ! Mon Maître d'armes.
- Maître à danser : Comment ? Grand cheval de carrosse.
- Monsieur Jourdain : Eh ! Mon Maître à danser.
- Maître d'armes : Si je me jette sur vous...
- Monsieur Jourdain : Doucement.
- Maître à danser : Si je mets sur vous la main...
- Monsieur Jourdain : Tout beau.
- Maître d'armes : Je vous étrillerai d'un air...
- Monsieur Jourdain : De grâce !
- Maître à danser : Je vous rosserai d'une manière...
- Monsieur Jourdain : Je vous prie.
- Maître de musique : Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

Monsieur Jourdain : Mon Dieu ! Arrêtez-vous !

Le Maître de philosophie entre.

Monsieur Jourdain : Holà, Monsieur le Philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

Maître de philosophie : Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il, Messieurs ?

Monsieur Jourdain : Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et vouloir en venir aux mains.

Maître de philosophie : Hé quoi ? Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte ? Et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère ? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce ? Et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements ?

Maître à danser : Comment, Monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, et la musique dont il fait profession ?

Maître de philosophie : Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire ; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

Maître d'armes : Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

Maître de philosophie : Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

Maître à danser : Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

Maître de musique : Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révéérée.

Maître d'armes : Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

Maître de philosophie : Et que sera donc la philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur et de baladin !

Maître d'armes : Allez, philosophe de chien.

Maître de musique : Allez, bêtête de pédant.

Maître à danser : Allez, cuistre fieffé.

Maître de philosophie : Comment ? Maraudeurs que vous êtes...

Le Philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups, et sortent en se battant.

Maître de philosophie : Infâmes ! Coquins ! Insolents !

Maître d'armes : La peste l'animal !

Monsieur Jourdain : Messieurs.

Maître de philosophie : Impudents !

Maître à danser : Diantre soit de l'âne bête !

Monsieur Jourdain : Messieurs.

Maître de philosophie : Scélérats !

Maître de musique : Au diable l'impertinent !

Maître de philosophie : Fripons ! Gueux ! Traîtres ! Imposteurs !

Ils sortent.

Maître de philosophie : (en raccommodant son collet)
Venons à notre leçon.

Monsieur Jourdain : Ah ! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

Maître de philosophie : Cela n'est rien. Laissons cela.
Que voulez-vous apprendre ?

- Monsieur Jourdain : Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.
- Maître de philosophie : Ce sentiment est raisonnable : *Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin sans doute.
- Monsieur Jourdain : Oui, mais faites comme si je ne le savais : expliquez-moi ce que cela veut dire.
- Maître de philosophie : Cela veut dire que Sans la science, la vie est presque une image de la mort.
- Monsieur Jourdain : Ce latin-là a raison.
- Maître de philosophie : N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ?
- Monsieur Jourdain : Oh ! Oui, je sais lire et écrire.
- Maître de philosophie : Par où vous plaît-il que nous commençons ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique , ou la morale...ou ?
- Monsieur Jourdain : - La morale ?
- Maître de philosophie : Oui.
- Monsieur Jourdain : Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale ?
- Maître de philosophie : Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...
- Monsieur Jourdain : Non, laissons cela.
- Maître de philosophie : Ou sinon – la logique ?
- Monsieur Jourdain : Non.
- Maître de philosophie : La physique ?
- Monsieur Jourdain : Non.
- Maître de philosophie : Alors, que voulez-vous donc que je vous apprenne ?
- Monsieur Jourdain : Apprenez-moi l'orthographe.
- Maître de philosophie : Très-volontiers.
- Monsieur Jourdain : Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

Maître de philosophie : Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix ; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

Monsieur Jourdain : J'entends tout cela.

Maître de philosophie : La voix A se forme en ouvrant fort la bouche :
A.

Monsieur Jourdain : A, A. Oui.

Maître de philosophie : La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

Monsieur Jourdain : A, E, A, E. Ma foi ! oui. Ah ! que cela est beau !

Maître de philosophie : Et la voix I en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

Monsieur Jourdain : A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

Maître de philosophie : La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

Monsieur Jourdain : O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable ! I, O, I, O.

Maître de philosophie : L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

Monsieur Jourdain : O, O, O. Vous avez raison. O. Ah ! la belle chose, que de savoir quelque chose !

Maître de philosophie : La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait : U

- Monsieur Jourdain : U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.
Ah ! Les belles choses ! Les belles choses !
- Maître de philosophie : Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue : d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que : U.
- Monsieur Jourdain : U, U. Cela est vrai. Ah ! Que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela ?
Ah ! Mon père et ma mère, que je vous veux de mal !
- Maître de philosophie : Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.
Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.
- Monsieur Jourdain : Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.
- Maître de philosophie : Fort bien.
- Monsieur Jourdain : Cela sera galant, oui.
- Maître de philosophie : Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?
- Monsieur Jourdain : Non, non, point de vers.
- Maître de philosophie : Vous ne voulez que de la prose ?
- Monsieur Jourdain : Non, je ne veux ni prose ni vers.
- Maître de philosophie : Il faut bien que ce soit l'un, ou l'autre.
- Monsieur Jourdain : Pourquoi ?
- Maître de philosophie : Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose, ou les vers.
- Monsieur Jourdain : Il n'y a que la prose ou les vers ?
- Maître de philosophie : Non, Monsieur : tout ce qui n'est point prose est vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose.
- Monsieur Jourdain : Et comme l'on parle qu'est-ce que c'est donc que cela ?
- Maître de philosophie : De la prose.

- Monsieur Jourdain : Quoi ? Quand je dis : "Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit", c'est de la prose ?
- Maître de philosophie : Oui, Monsieur.
- Monsieur Jourdain : Par ma foi ! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : Belle Marquise ; vos beaux yeux me font mourir d'amour ; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.
- Maître de philosophie : Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre coeur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...
- Monsieur Jourdain : Non, non, non, je ne veux point tout cela ; je ne veux que ce que je vous ai dit : Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.
- Maître de philosophie : Il faut bien étendre un peu la chose.
- Monsieur Jourdain : Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet ; mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.
- Maître de philosophie : On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. Ou bien : D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux. Ou bien : Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir. Ou bien : Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font. Ou bien : Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour.

Monsieur Jourdain : Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

Maître de philosophie : Celle que vous avez dite : Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.

Monsieur Jourdain. : Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon coeur, et vous prie de venir demain de bonne heure.

Maître de philosophie : Je n'y manquerai pas.

Le Maître de philosophie quitte.

Monsieur Jourdain : (A lui) Comment ? Mon habit n'est point encore arrivé ? Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Au diable le tailleur ! La peste étouffe le tailleur ! Si je le tenais maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

Scène V

Maître tailleur, entre.

Monsieur Jourdain : Ah vous voilà ! Je m'allais mettre en colère contre vous.

Maître tailleur : Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

Monsieur Jourdain : Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.

Maître tailleur : Ils ne s'élargiront que trop.

Monsieur Jourdain : Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

Maître tailleur : Point du tout, Monsieur.

Monsieur Jourdain : Comment, point du tout ?

Maître tailleur : Non, ils ne vous blessent point.

Monsieur Jourdain : Je vous dis qu'ils me blessent ; moi.

- Maître tailleur : Vous vous imaginez cela.
- Monsieur Jourdain : Je me l'imagine, parce que je le sens.
Voyez la belle raison !
- Maître tailleur : Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'oeuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir.
- Monsieur Jourdain : Qu'est-ce que c'est que ceci ? Vous avez mis les fleurs en en bas.
- Maître tailleur : Vous ne m'aviez pas dit que vous les vouliez en en haut.
- Monsieur Jourdain : Est-ce qu'il faut dire cela ?
- Maître tailleur : Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.
- Monsieur Jourdain : Les personnes de qualité portent les fleurs en en bas ?
- Maître tailleur : Oui, Monsieur.
- Monsieur Jourdain : Oh ! Voilà qui est donc bien.
- Maître tailleur : Si vous voulez, je les mettrai en en haut.
- Monsieur Jourdain : Non, non.
- Maître tailleur : Vous n'avez qu'à dire.
- Monsieur Jourdain : Non, vous dis-je ; vous avez bien fait.
Croyez-vous que l'habit m'aille bien ?
- Maître tailleur : Belle demande ! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste.
- Monsieur Jourdain : La perruque, et les plumes sont-elles comme il faut ?
- Maître tailleur : Tout est bien.
- Monsieur Jourdain : (en regardant l'habit du tailleur.)
Ah ! Ah ! Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.
- Maître tailleur : C'est que l'étoffe me sembla si belle que j'en ai voulu lever un habit pour moi.
- Monsieur Jourdain : Oui, mais il ne fallait pas le lever avec le mien.
- Maître tailleur : Voulez-vous mettre votre habit ?
- Monsieur Jourdain : Oui, donnez-moi.
- Maître tailleur : Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai

amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà ! entrez, vous autres. Mettez cet habit à Monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

Deux Garçons tailleurs entrent, dont deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, et deux autres la camisole ; puis ils lui mettent son habit neuf ; et M. Jourdain se promène entre eux, et leur montre son habit, pour voir s'il est bien.

Le tout à la cadence de toute la symphonie.

- Garçon tailleur : Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.
- Monsieur Jourdain : Comment m'appellez-vous ?
- Garçon tailleur : Mon gentilhomme.
- Monsieur Jourdain : "Mon gentilhomme !" Voilà ce que c'est de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : "Mon gentilhomme." Tenez, voilà pour "Mon gentilhomme".
- Garçon tailleur : Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.
- Monsieur Jourdain : "Monseigneur", oh, oh ! "Monseigneur !" Attendez, mon ami : "Monseigneur" mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que "Monseigneur". Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.
- Garçon tailleur : Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.
- Monsieur Jourdain : "Votre Grandeur !" Oh, oh, oh ! Attendez, ne vous en allez pas. A moi "Votre Grandeur !" Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. Tenez, voilà pour Ma Grandeur.
- Garçon tailleur : Monseigneur, nous la remercions

très-humblement de ses libéralités.
 Monsieur Jourdain : Il a bien fait : je lui allais tout donner.

Les deux Garçons tailleurs se réjouissent par une danse qui fait le second intermède.

Acte III

Scène I

*Monsieur Jourdain montre son habit au public.
 Il voit Nicole qui approche.*

Monsieur Jourdain : Nicole !
 Nicole : Plaît-il ?
 Monsieur Jourdain : Ecoutez.
 Nicole : Hi, hi, hi, hi, hi.
 Monsieur Jourdain : Qu'as-tu à rire ?
 Nicole : Hi, hi, hi, hi, hi, hi.
 Monsieur Jourdain : Que veut dire cette coquine-là ?
 Nicole : Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi.
 Monsieur Jourdain : Comment donc ?
 Nicole : Ah, ah ! mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi ; hi.
 Monsieur Jourdain : Quelle friponne est-ce là ! Te moques-tu de moi ?
 Nicole : Nenni, Monsieur, j'en serais bien fâchée.
 Hi, hi, hi, hi, hi, hi.
 Monsieur Jourdain : Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.
 Nicole : Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.
 Monsieur Jourdain : Tu ne t'arrêteras pas ?
 Nicole : Monsieur, je vous demande pardon ; mais vous êtes si plaisant, que je ne saurais me tenir de rire. Hi, hi, hi.
 Monsieur Jourdain : Mais voyez quelle insolence.
 Nicole : Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.
 Monsieur Jourdain : Je te...
 Nicole : Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.
 Monsieur Jourdain : Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus

- grand soufflet qui se soit jamais donné.
- Nicole : Hé bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.
- Monsieur Jourdain : Prends-y bien garde. Il faut que pour tantôt tu nettoies...
- Nicole : Hi, hi.
- Monsieur Jourdain : Que tu nettoies comme il faut...
- Nicole : Hi, hi.
- Monsieur Jourdain : Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et...
- Nicole : Hi, hi.
- Monsieur Jourdain : Encore !
- Nicole : Tenez, Monsieur, battez-moi plutôt et me laissez rire tout mon soûl, cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi.
- Monsieur Jourdain : J'enrage. Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là ? qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?
- Nicole : Que voulez-vous que je fasse, Monsieur ?
- Monsieur Jourdain : Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

Madame Jourdain entre.

- Madame Jourdain : Ah, ah ! voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte ? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous ?
- Monsieur Jourdain : Il n'y a ...
- Madame Jourdain : Je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison : on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.
- Monsieur Jourdain : Taisez-vous,..
- Madame Jourdain : Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez.

- Nicole : Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, avec ses battements de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carreaux de notre salle ?
Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?
- Monsieur Jourdain : Taisez-vous, vous dis-je : vous êtes des ignorantes l'une et l'autre.
- Madame Jourdain : Quoi ?
- Monsieur Jourdain : Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?
- Madame Jourdain : Er, oui, mais..
- Monsieur Jourdain : Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici ?
- Madame Jourdain : Er...
- Monsieur Jourdain : Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?
- Madame Jourdain : Hé bien ?
- Monsieur Jourdain : Comment est-ce que cela s'appelle ?
- Madame Jourdain : Cela s'appelle comme on veut l'appeler.
- Monsieur Jourdain : C'est de la prose, ignorante.
- Madame Jourdain : De la prose ?
- Monsieur Jourdain : Oui, de la prose. Tout ce qui est prose, n'est point vers ; et tout ce qui n'est point vers, n'est point prose. Heu, voilà ce que c'est d'étudier. Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?
- Nicole : Comment ?
- Monsieur Jourdain : Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?
- Nicole : Quoi ?
- Monsieur Jourdain : Dis un peu, U, pour voir ?
- Nicole : Hé bien, U.
- Monsieur Jourdain : Qu'est-ce que tu fais ?
- Nicole : Je dis U.
- Monsieur Jourdain : Oui ; mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?
- Nicole : Je fais ce que vous me dites.
- Monsieur Jourdain : O l'étrange chose que d'avoir affaire à des

- bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas : U, vois-tu ? U. Je fais la moue : U.
- Madame Jourdain : Qu'est-ce donc que tout ce galimatias-là ?
- Nicole : De quoi est-ce que tout cela guérit ?
- Monsieur Jourdain : J'enrage quand je vois des femmes ignorantes.
- Madame Jourdain : Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles.
- Nicole : Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.
- Monsieur Jourdain : Ouais, ce maître d'armes vous tient fort au coeur. Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. (Il fait apporter les fleurets et en donne un à Nicole.) Tiens. Raison démonstrative, la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela, et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela.
- Voilà le moyen de n'être jamais tué ; et cela n'est-il pas beau, d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? Là, pousse-moi un peu pour voir.
- Nicole : Hé bien, quoi ?

Nicole lui pousse plusieurs coups.

- Monsieur Jourdain : Tout beau, holà, oh ! Doucement. Diantre soit la coquine !
- Nicole : Vous me dites de pousser.
- Monsieur Jourdain. : Oui ; mais tu me pousses en tierce, avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.
- Madame Jourdain : Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.
- Monsieur Jourdain : Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement, et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.
- Madame Jourdain : Çamon vraiment ! Il y a fort à gagner à

fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau Monsieur le comte dont vous vous êtes embéguiné.

Monsieur Jourdain : Paix ! Songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au Roi tout comme je vous parle.

N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étais son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais ; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

Madame Jourdain : Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses ; mais il vous emprunte votre argent.

Monsieur Jourdain : Hé bien ! Ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? Et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ?

Madame Jourdain : Et ce seigneur que fait-il pour vous ?

Monsieur Jourdain : Des choses dont on serait étonné, si on les savait.

Madame Jourdain : Et quoi ?

Monsieur Jourdain : Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu. Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

Madame Jourdain : Chansons.

Monsieur Jourdain : Ouais, vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra parole, j'en suis sûr. Tenez - le voici.

Dorante arrive.

- Dorante : Mon cher ami, Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous ?
- Monsieur Jourdain : Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.
- Dorante : Et Madame Jourdain que voilà comment se porte-t-elle ?
- Madame Jourdain : Madame Jourdain se porte comme elle peut.
- Dorante : Comment, Monsieur Jourdain ?
- Monsieur Jourdain : Vous voyez.
- Dorante : Vous avez tout à fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.
- Monsieur Jourdain : Hay, hay.
- Madame Jourdain : Il le gratte par où il se démange.
- Dorante : Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.
- Madame Jourdain : Oui, aussi sot par derrière que par devant.
- Dorante : Ma foi ! Monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du Roi.
- Monsieur Jourdain : Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur.
(A Madame Jourdain.) Dans la chambre du Roi !
- Dorante : Allons, mettez...
- Monsieur Jourdain : Monsieur, je sais le respect que je vous dois.
- Dorante : Mon Dieu ! mettez : point de cérémonie entre nous, je vous prie.
- Monsieur Jourdain : Monsieur...
- Dorante : Mettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain : vous êtes mon ami.
- Monsieur Jourdain : Monsieur, je suis votre serviteur.
- Dorante : Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.
- Monsieur Jourdain : J'aime mieux être incivil qu'importun.
- Dorante : Je suis votre débiteur, comme vous le savez.
- Madame Jourdain : Oui, nous ne le savons que trop.

- Dorante : Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et vous m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.
- Monsieur Jourdain : Je n'en doute point, Monsieur.
- Dorante : Je veux sortir d'affaire avec vous, et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.
- Monsieur Jourdain : Hé bien ! Vous voyez votre impertinence, ma femme.
- Dorante : Voyons un peu ce que je vous dois.
- Monsieur Jourdain : Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.
- Dorante : Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?
- Monsieur Jourdain : Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.
- Dorante : (en lisant) Alors..
Cinq mille soixante livres... Mille huit cent trente-deux livres à mon plumassier...
Deux mille sept cent quatre-vingts livres à mon tailleur...
Mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à mon sellier. ...
Somme totale, quinze mille huit cents livres.
Somme totale est juste : quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents pistoles que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.
- Madame Jourdain : Hé bien ne l'avais-je pas bien deviné ?
- Monsieur Jourdain : Paix !
- Dorante : Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?
- Monsieur Jourdain : Eh non !
- Madame Jourdain : Cet homme-là fait de vous une vache à lait.
- Monsieur Jourdain : Taisez-vous.
- Dorante : Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.
- Monsieur Jourdain : Non, Monsieur.

- Dorante : J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie ; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort si j'en demandais à quelque autre.
- Monsieur Jourdain : C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.
- Madame Jourdain : Quoi ? vous allez encore lui donner cela ?
- Monsieur Jourdain : Que faire ? voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi ?
- Madame Jourdain : Allez, vous êtes une vraie dupe.

Monsieur Jourdain part.

- Dorante : Vous me semblez toute mélancolique : qu'avez-vous, Madame Jourdain ?

Madame Jourdain dit rien.

- Dorante : Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point ?
- Madame Jourdain : Mademoiselle ma fille est bien où elle est.
- Dorante : Comment se porte-t-elle ?
- Madame Jourdain : Elle se porte sur ses deux jambes
- Dorante : Ne voulez-vous point un de ces jours venir voir, avec elle, le ballet et la comédie que l'on fait chez le Roi ?
- Madame Jourdain : Oui vraiment...
- Dorante : Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.
- Madame Jourdain : Monsieur, est-ce que Madame Jourdain est décrépète, et la tête lui grouille-t-elle déjà ?
- Dorante : Ah ! ma foi ! Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeais pas que vous êtes jeune, et je rêve le plus souvent. Je vous

prie d'excuser mon impertinence.

Monsieur Jourdain retourne avec l'argent.

- Monsieur Jourdain : Voilà deux cents louis bien comptés.
 Dorante : Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.
- Monsieur Jourdain : Je vous suis trop obligé.
 Dorante : Si Madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.
- Madame Jourdain : Madame Jourdain vous baise les mains.
- Dorante : (bas, à Jourdain) Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas, et je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.
- Monsieur Jourdain : Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.
 Dorante : Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part ; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.
- Monsieur Jourdain : Comment l'a-t-elle trouvé ?
 Dorante : Merveilleux ; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.
- Monsieur Jourdain : Plût au Ciel !
 Madame Jourdain : Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.
- Dorante : Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent et la grandeur de votre amour.
- Monsieur Jourdain : Ce sont, Monsieur, des bontés qui m'accablent ; et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que

- vous faites.
- Dorante : Vous moquez-vous ? Est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules ? Et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offrait ?
- Monsieur Jourdain : Ho ! Assurément, et de très-grand coeur.
- Madame Jourdain : Que sa présence me pèse sur les épaules !
- Dorante : Pour moi, je ne regarde rien, quand il faut servir un ami ; et lorsque vous me fîtes confiance de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avais commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.
- Monsieur Jourdain : Il est vrai, ce sont des bontés qui me confondent.
- Madame Jourdain : Est-ce qu'il ne s'en ira point ?
- Nicole : Ils se trouvent bien ensemble.
- Dorante : Vous avez pris le bon biais pour toucher son coeur : les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles ; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.
- Monsieur Jourdain : Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvais trouver le chemin de son coeur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants, et c'est un honneur que j'achèterais au prix de toute chose.
- Madame Jourdain : Que peuvent-ils tant dire ensemble ? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.
- Dorante : Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue, et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

Monsieur Jourdain : Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma soeur, où elle passera toute l'après-dînée.

Dorante : Vous avez fait prudemment, et votre femme aurait pu nous embarrasser. J'ai ...

Monsieur Jourdain, s'aperçoit que Nicole écoute, et lui donne un soufflet.

Monsieur Jourdain : Ouais, vous êtes bien impertinente. Sortons, s'il vous plaît.

Ils quittent. Madame Jourdain, Nicole

Nicole : Ma foi ! Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose ; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

Madame Jourdain : Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléante a pour elle. C'est un homme qui me revient, et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

Nicole : En vérité, Madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments ; car, si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterais que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

Madame Jourdain : Va-t'en lui parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

Nicole : J'y cours, Madame, avec joie, et je ne pouvais

recevoir une commission plus agréable.
Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

Scène VIII

Cléonte, Covielle, Nicole

Nicole : Ah ! vous voilà tout à propos. Je suis une ambassadrice de joie, et je viens...

Cléonte : Retire-toi, perfide, et ne me viens point amuser avec tes traîtresses paroles.

Nicole : Est-ce ainsi que vous recevez... ?

Cléonte : Retire-toi, te dis-je, et va-t'en dire de ce pas à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

Nicole : Quel vertigo est-ce donc là ? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire.

Covielle : Ton pauvre Covielle, petite scélérate ! Allons vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

Nicole : Quoi ? tu me viens aussi...

Covielle : Ote-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

Nicole : Ouais ! Quelle mouche les a piqués tous deux ? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

Scène IX

Cléonte, Covielle

Cléonte : Quoi ? traiter un amant de la sorte, et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants ?

Covielle : C'est une chose épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

Cléonte : Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle

dans l'esprit ; et voilà de tant d'amitié la digne récompense ! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables : je la rencontre par hasard ; mon coeur, à cette vue, se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle ; et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avait vu !

- Covielle : Je dis les mêmes choses que vous.
 Cléonte : Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile ?
 Covielle : Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole ?
 Cléonte : Après tant de sacrifices ardents, de soupirs, et de vœux que j'ai faits à ses charmes !
 Covielle : Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine !
 Cléonte : Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux !
 Covielle : Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle !
 Cléonte : Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même.
 Covielle : Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place !
 Cléonte : Elle me fuit avec mépris.
 Covielle : Elle me tourne le dos avec effronterie.
 Cléonte : Ne t'avise point, je te prie de me parler jamais pour elle.
 Covielle : Moi, Monsieur ! Dieu m'en garde !
 Cléonte : Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.
 Covielle : N'ayez pas peur.
 Cléonte : Ce Monsieur le Comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue ; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, et ne lui laisser pas toute la gloire de

- me quitter.
- Covielle : C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans tous vos sentiments.
- Cléonte : Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras ; fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable ; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.
- Covielle : Elle, Monsieur ! Je ne lui vois rien que de très-médiocre, et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.
- Cléonte : Cela est vrai, elle a les yeux petits ; mais elle les a pleins de feux, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.
- Covielle : Elle a la bouche grande.
- Cléonte : Oui ; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches ; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.
- Covielle : Par sa taille, elle n'est pas grande.
- Cléonte : Non ; mais elle est aisée et bien prise.
- Covielle : Pour de l'esprit...
- Cléonte : Ah ! Elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.
- Covielle : Sa conversation...
- Cléonte : Sa conversation est charmante.
- Covielle : Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.
- Cléonte : Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord ; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.
- Covielle : Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.
- Cléonte : Moi, j'aimerais mieux mourir ; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

Covielle : Le moyen, si vous la trouvez si parfaite ?
 Cléonte : C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon coeur, à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. - La voici.

Lucile arrive.

Lucile : Qu'est-ce donc, Cléonte ? qu'avez-vous ?

Ils ne réagissent pas.

Lucille : Etes-vous muet, Cléonte ?
 Cléonte : As-tu perdu la parole, Covielle ?
 Cléonte : J'ai à vous dire que vous ne triompherez pas comme vous pensez de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous, cela me causera des chagrins, je souffrirai un temps ; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le coeur que d'avoir la faiblesse de retourner à vous.

Lucile : Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

Cléonte : Non, je ne veux rien écouter.

Lucile : Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite. Sachez que ce matin...

Cléonte : Non, vous dis-je.

Lucile : Ecoutez.

Cléonte : Point d'affaire. Je suis sourd.

Corvielle : Et moi aussi.

Lucile : Cléonte. Arrêtez.

Cléonte : Chansons.

Lucile : Hé bien ! Puisque vous ne voulez pas 'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

Elle commence à partir. Les garçons commencent à la suivre.

Cléonte : Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.
 Lucile : Il ne me plaît plus de le dire.
 Covielle : Apprends-nous un peu cette histoire.
 Cléonte : Dites-moi...
 Lucile : Non, je ne veux rien dire.
 Cléonte : De grâce.
 Lucile : Non, vous dis-je.
 Covielle : Par charité.
 Nicole : Point d'affaire.
 Cléonte : Je vous en prie.
 Lucile : Laissez-moi.
 Cléonte : Au nom des Dieux !
 Lucile : Je ne veux pas.
 Cléonte : Hé bien ! Puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois, et je vais loin de vous mourir de douleur et d'amour.

Covielle : Et moi, je vais suivre ses pas.
 Lucile : Cléonte. Où allez-vous ?
 Cléonte : Où je vous ai dit.
 Covielle : Nous allons mourir.
 Lucile : Vous allez mourir, Cléonte ?
 Cléonte : Oui, cruelle, puisque vous le voulez.
 Lucile : Moi, je veux que vous mouriez ?
 Cléonte : Oui, vous le voulez.
 Lucile : Qui vous le dit ?
 Cléonte : N'est-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons !

Lucile : Est-ce ma faute ? Et si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurais-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante, qui veut à toute force que la seule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous sermonne sur ce

chapitre, et nous figure tous les hommes
comme des diables qu'il faut fuir.

- Voilà le secret de l'affaire.

Cléonte : Ne me trompez-vous point, Lucile ?

Lucile : Il n'est rien de plus vrai.

Cléonte : Ah ! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche
vous savez apaiser de choses dans mon coeur !
et que facilement on se laisse persuader aux
personnes qu'on aime !

Ils s'embrassent.

Covielle : Qu'on est aisément amadoué par ces diantres
d'animaux-là !

Madame Jourdain arrive.

Madame Jourdain : Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous
voilà tout à propos. Mon mari vient ; prenez
vite votre temps pour lui demander Lucile en
mariage.

Cléonte : Ah ! Madame, que cette parole m'est douce, et
qu'elle flatte mes désirs ! Pouvois-je recevoir
un ordre plus charmant ? une faveur plus
précieuse ?

Scène XII

Monsieur Jourdain arrive.

Cléonte : Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour
vous faire une demande que je médite il y a
longtemps. Elle me touche assez pour m'en
charger moi-même ; et, sans autre détour, je
vous dirai que l'honneur d'être votre gendre
est une faveur glorieuse que je vous prie de
m'accorder.

Monsieur Jourdain : Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

Cléonte : Non, Monsieur. Je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

Monsieur Jourdain : Touchez là, Monsieur : ma fille n'est pas pour vous.

Cléonte : Comment ?

Monsieur Jourdain : Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

Madame Jourdain : Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme ? Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie ?

Monsieur Jourdain : Bourgeoisie ! Voilà pas le coup de langue ?

Madame Jourdain : Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien ?

Monsieur Jourdain : Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, et je la veux faire marquise.

Madame Jourdain : Marquise ?

Monsieur Jourdain : Oui, marquise.

Madame Jourdain : Hélas ! Dieu m'en garde !

Monsieur Jourdain : C'est une chose que j'ai résolue.

Madame Jourdain : C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand-maman.

Monsieur Jourdain : Ma fille sera marquise en dépit de tout le monde ; et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

Il sort en colère.

Madame Jourdain : Cléonte, ne perdez point courage encore. Suivez-moi, ma fille, et venez dire résolument à votre père que si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

Cléonte, Covielle

Covielle : Il est fou. Tenez – il y a une pensée qui me vient pour jouer notre homme ; et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

Cléonte : Comment ?

Covielle : L'idée est tout à fait plaisante.

Cléonte : Quoi donc ?

Covielle : Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous ; le voilà qui revient.

***** Entracte *****

Scène XIV

Dorimène et Dorante entrent.

Dorimène : Je ne sais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connais personne.

Dorante : Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne ?

Dorimène : Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement, chaque jour, à recevoir de trop grands témoignages de votre passion ? J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, et vous avez une civile

opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé ; les déclarations sont venues ensuite, qui après elles ont traîné les sérénades et les cadeaux, que les présents ont suivis. Je me suis opposée à tout cela. Les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquiètent par deux raisons : l'une qu'elles m'engagent plus ne je ne voudrais ; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez ; et je ne veux point cela.

Dorante : Ah ! Madame, ce sont des bagatelles ; et ce n'est pas par là...

Dorimène : Je sais ce que je dis ; et, entre autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix...

Dorante : Eh ! Madame, de grâce, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous ; et souffrez... Voici le maître du logis.

Scène XVI

Monsieur Jourdain entre.

Monsieur Jourdain, après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène.

Monsieur Jourdain : Un peu plus loin, Madame.

Dorimène : Comment ?

Monsieur Jourdain : Un pas, s'il vous plaît.

Dorimène : Quoi donc ?

Monsieur Jourdain : Reculez un peu, pour la troisième.

Dorante : Madame, Monsieur Jourdain sait son monde.

Monsieur Jourdain : Madame, ce m'est une gloire bien grande de

me voir assez fortuné pour être si heureux que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence ; et si j'avais aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le Ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...

Dorante : (Bas, à Dorimène.) C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

Dorimène : Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

Dorante : Madame, voilà le meilleur de mes amis.

Monsieur Jourdain : C'est trop d'honneur que vous me faites.

Dorante : (bas, à M. Jourdain) Prenez bien garde au moins à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

Monsieur Jourdain : Ne pourrais-je pas seulement lui demander comment elle le trouve ?

Dorante : Comment ? Gardez-vous-en bien : cela serait vilain à vous ; et pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'était pas vous qui lui eussiez fait ce présent.
(a Dorimène) Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

Dorimène : Il m'honore beaucoup.

Monsieur Jourdain : Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi !

Dorante : J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

Monsieur Jourdain : Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

Dorante : Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

Dorimène : C'est bien de la grâce qu'il me fait.

Monsieur Jourdain : Madame, c'est vous qui faites les grâces ; et...

Un servant apporte une table couverte de plusieurs mets.

Dorante : Songeons à manger.

Dorante : Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir le musicien.

Dorimène : Comment, Dorante ? Voilà un repas tout à fait magnifique !

Monsieur Jourdain : Vous vous moquez, Madame, et je voudrais qu'il fût plus digne de vous être offert.

Tous se mettent à table.

Monsieur Jourdain : Ah ! Que voilà de belles mains !

Dorimène : Les mains sont médiocres, Monsieur Jourdain ; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

Monsieur Jourdain : Moi, Madame ! Dieu me garde d'en vouloir parler ; ce ne serait pas agir en galant homme, et le diamant est fort peu de chose.

Dorimène : Vous êtes bien dégoûté.

Monsieur Jourdain : Vous avez trop de bonté...

Dorante : Allons, qu'on donne du vin à Monsieur Jourdain, et à ce Monsieur, qui nous fera la grâce de nous amuser avec un danse.

Dorimène : C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère, que d'y mêler la musique et la danse, et je me vois ici admirablement régalée.

Monsieur Jourdain : Madame, ce n'est pas...

Dorante : Monsieur Jourdain, prêtons silence à ce Monsieur.

La musique commence et le danseur commence à danser.

Madame Jourdain entre.

Madame Jourdain : - Ah ! Ah ! Je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendait pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, Monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma soeur ? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien, et c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la

comédie, tandis que vous m'envoyez
promener ?

Dorante : Que voulez-vous dire, Madame Jourdain ? Et
quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller
mettre en tête que votre mari dépense son
bien, et que c'est lui qui donne ce régale à
Madame ?

Apprenez que c'est moi, je vous prie ; qu'il ne
fait seulement que me prêter sa maison ;
et que vous devriez un peu mieux regarder aux
choses que vous dites.

Monsieur Jourdain : Oui, impertinente, c'est Monsieur le Comte
qui donne tout ceci à Madame, qui est une
personne de qualité. Il me fait l'honneur de
prendre ma maison, et de vouloir que je sois
avec lui.

Madame Jourdain : Ce sont des chansons que cela : je sais ce que
je sais.

Dorante : Prenez, Madame Jourdain, prenez de
meilleures lunettes.

Madame Jourdain : Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur, et je
vois assez clair ; il y a longtemps que je sens
les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est
fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de
prêter la main comme vous faites aux sottises
de mon mari. Et vous, Madame, pour une
grand-Dame, cela n'est ni beau ni honnête à
vous, de mettre la dissension dans un ménage,
et de souffrir que mon mari soit amoureux de
vous.

Dorimène : Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante,
vous vous moquez, de m'exposer aux sottises
visions de cette extravagante.

Dorante : Madame, holà ! Madame, où courez-vous ?

Dorimène sort.

Monsieur Jourdain : Madame ! Monsieur le Comte, faites–lui excuses, et tâchez de la ramener... Ah ! Impertinente que vous êtes ! Voilà de vos beaux faits ; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

Madame Jourdain : Je me moque de leur qualité.

Dorante sort.

Monsieur Jourdain : Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

On ôte la table.

Madame Jourdain : (sortant) Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes.

Covielle, déguisé, arrive.

Covielle : Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

Monsieur Jourdain : Non, Monsieur.

Covielle : Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

Monsieur Jourdain : Moi !

Covielle : Oui, vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

Monsieur Jourdain : Pour me baiser !

Covielle : Oui. J'étais grand ami de feu Monsieur votre père. C'était un fort honnête gentilhomme.

Monsieur Jourdain : Comment dites–vous ?

- Covielle : Je dis que c'était un fort honnête, gentilhomme.
- Monsieur Jourdain : Mon père !
- Covielle : Oui.
- Monsieur Jourdain : Vous l'avez fort connu ?
- Covielle : Assurément.
- Monsieur Jourdain : Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?
- Covielle : Sans doute.
- Monsieur Jourdain : Je ne sais donc pas comment le monde est fait.
- Covielle : Comment ?
- Monsieur Jourdain : Il y a de sottés gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.
- Covielle : Lui marchand ! C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux ; et comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.
- Monsieur Jourdain : Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père était gentilhomme.
- Covielle : Je le soutiendrai devant tout le monde.
- Monsieur Jourdain : Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène ?
- Covielle : Vous savez que le fils du Grand Turc est ici ?
- Monsieur Jourdain : Moi ? Non.
- Covielle : Comment ? Il a un train tout à fait magnifique ; tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.
- Monsieur Jourdain : Par ma foi ! Je ne savais pas cela.
- Covielle : Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.
- Monsieur Jourdain : Le fils du Grand Turc ?
- Covielle : Oui ; et il veut être votre gendre.
- Monsieur Jourdain : Mon gendre, le fils du Grand Turc !
- Covielle : Le fils du grand Turc ; votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa

langue, il s'entretint avec moi ; et, après quelques autres discours, il me dit : Acciam croc soler ouch alla moustaph gidelum amanahem varabini oussere carbulath, c'est-à-dire : "N'as-tu point vu une jeune belle personne, qui est la fille de Monsieur Jourdain, gentilhomme parisien ? "

Monsieur Jourdain :

Le fils du Grand Turc dit cela de moi ?

Covielle :

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement, et que j'avais vu votre fille : "Ah !, me dit-il, marababa sahem" ; c'est-à-dire "Ah ! que je suis amoureux d'elle ! "

Monsieur Jourdain :

Marababa sahem veut dire "Ah ! que je suis amoureux d'elle ? "

Covielle :

Oui.

Monsieur Jourdain :

Par ma foi ! Vous faites bien le dire, car pour moi je n'aurais jamais cru que marababa sahem eût voulu dire : "Ah ! que je suis amoureux d'elle ! " Voilà une langue admirable que ce turc !

Covielle :

Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire cacaracamouchen ?

Monsieur Jourdain :

Cacaracamouchen ? Non.

Covielle :

C'est-à-dire "Ma chère âme".

Monsieur Jourdain :

Cacaracamouchen veut dire "Ma chère âme" ?

Covielle :

Oui.

Monsieur Jourdain :

Voilà qui est merveilleux ! Cacaracamouchen. "Ma chère âme". Dirait-on jamais cela ? Voilà qui me confond.

Covielle :

Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire Mamamouchi, qui est une certaine grande dignité de son pays.

Monsieur Jourdain :

Mamamouchi ?

Covielle :

Oui, Mamamouchi ; c'est-à-dire, en notre langue, Paladin. Paladin, ce sont de ces

- anciens... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde, et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.
- Monsieur Jourdain : Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remerciements.
- Covielle : Comment ? le voilà qui va venir ici.
- Monsieur Jourdain : Il va venir ici?
- Covielle : Oui ; avec toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.
- Monsieur Jourdain : Voilà qui est bien prompt.
- Covielle : Son amour ne peut souffrir aucun retardement.
- Monsieur Jourdain : Tout ce qui m'embarrasse ici ; c'est que ma fille est une opiniâtre, qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que celui-là.
- Covielle : Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand Turc ; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré ; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et.... Je l'entends venir ; le voilà.

Scène IV

Cléonte, déguisé en Turc, entre avec trois pages portants sa veste.

- Cléonte : Ambousahim oqui boraf, Iordina, salamalequi.
- Covielle : C'est-à-dire : "Monsieur Jourdain, votre coeur soit toute l'année comme un rosier fleuri." Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.
- Monsieur Jourdain : Je suis très humble serviteur de son Altesse Turque.
- Covielle : Carigar camboto oustin moraf.

- Cléonte : Oustin yoc catamalequi basum base alla moran.
- Covielle : Il dit "que le Ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents" !
- Monsieur Jourdain : Son Altesse Turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.
- Covielle : Ossa binamen sadoc babally oracaf ouram.
- Cléonte : Bel-men.
- Covielle : Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.
- Monsieur Jourdain : Tant de choses en deux mots ?
- Covielle : Oui, la langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

Scène V

La cérémonie turque pour ennoblir le Bourgeois se fait en danse et en musique, et compose le quatrième intermède. Le Mufti, quatre Dervis, six Turcs dansants, six Turcs musiciens, et autres joueurs d'instruments à la turque, sont les acteurs de cette cérémonie. Le Mufti invoque Mahomet avec les douze Turcs et les quatre Dervis ; après on lui amène le Bourgeois, vêtu à la turque, sans turban et sans sabre, auquel il chante ces paroles :

Le Mufti
 Se ti sabir,
 Ti respondir ;
 Se non sabir,
 Tazir, tazir.

Mi star Mufti :
 Ti qui star ti ?
 Non intendir :
 Tazir, tazir.

*Les Turcs répètent les mêmes vers, mettant tous le sabre à la main, et six d'entre eux dansent autour du Bourgeois, auquel ils feignent de donner plusieurs coups de sabre.
 Ils sortent. Monsieur Jourdain reste tout seul.*

Acte V

Scène I

Madame Jourdain, Monsieur Jourdain

Madame Jourdain : Ah ! mon Dieu ! miséricorde ! Qu'est-ce que c'est donc que cela ? Quelle figure !
 Monsieur Jourdain : Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un Mamamouchi !
 Madame Jourdain : Comment donc ?
 Monsieur Jourdain : Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire Mamamouchi.
 Madame Jourdain : Que voulez-vous dire avec votre Mamamouchi ?
 Monsieur Jourdain : Mamamouchi, vous dis-je. Je suis Mamamouchi.

- Madame Jourdain : Quelle bête est-ce là ?
 Monsieur Jourdain : Mamamouchi, c'est-à-dire, en notre langue, Paladin.
 Madame Jourdain : Baladin ! Etes-vous en âge de danser des ballets ?
 Monsieur Jourdain : Quelle ignorante ! Je dis Paladin : c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.
 Madame Jourdain : Quelle cérémonie donc ?
 Monsieur Jourdain : Mahameta per Jordina.
 Madame Jourdain : Qu'est-ce que cela veut dire ?
 Monsieur Jourdain : Iordina, c'est-à-dire Jourdain.
 Madame Jourdain : Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ?
 Monsieur Jourdain : (danse et chante) Hou la ba ba la chou ba la ba ba la da.
 Madame Jourdain : Hélas ! mon Dieu ! mon mari est devenu fou. Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit ?

Elle sort.

Monsieur Jourdain danse tout seul.

Dorante entre avec Dorimène.

- Dorante : Voilà Madame – je vous présente la plus plaisante chose qu'on puisse voir ; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là.
 Dorimène : Arrêtez monsieur Dorante. J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions ; et, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous : c'en est le vrai secret, et toutes ces choses finissent avec le mariage.
 Dorante : Ah ! Madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution ?
 Dorimène : Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner ; et, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il

fût peu, vous n'auriez pas un sou.
 Dorante : Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien ! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon coeur, et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.
 Dorimène : J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme – sortons vite avant qu'il ne nous voie.

Ils commencent à sortir, sans succès. Monsieur Jourdain les voit.

Monsieur Jourdain : Bonjour !
 Dorante : Monsieur, nous venons rendre hommage, Madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.
 Monsieur Jourdain : (après avoir fait les révérences à la turque) Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions.
 Dorimène : J'ai été bien aise d'être des premières, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.
 Monsieur Jourdain : Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri ; je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici pour vous faire les très-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.
 Dorimène : Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement ; votre coeur lui doit être précieux, et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.
 Monsieur Jourdain : La possession de mon coeur est une chose qui vous est toute acquise.
 Dorante : Vous devriez dire à Madame Jourdain, qu'elle peut avoir l'esprit tout à fait content, et qu'elle perde aujourd'hui même toute la jalousie qu'elle a pu concevoir de vous, Monsieur, puisque nous avons décidée de nous marier,

Madame et moi.
 Monsieur Jourdain: C'est pour lui faire accroire?
 Dorante: Il faut bien l'amuser avec cette feinte.
 Monsieur Jourdain: Bon bon.
 Dorimène : Dommage que nous ne pouvons pas rester.
 Bonne chance monsieur. Adieu !

Ils quittent.

Monsieur Jourdain : Mais le voilà qui vient, Son Altesse Turque !
 Et j'ai envoyé quérir ma fille pour lui donner
 la main !

Cléonte arrive avec Covielle.

Cléonte : Catalequi tubal ourin soter amalouchan.
 Monsieur Jourdain : Excusez moi ?
 Covielle : Il dit que la pluie des prospérités arrose en
 tout temps le jardin de votre famille !
 Monsieur Jourdain : Cela est admirable.

Lucile entre.

Monsieur Jourdain : Venez, ma fille, approchez-vous, et venez
 donner votre main à Monsieur, qui vous fait
 l'honneur de vous demander en mariage.
 Lucile : Comment, mon père, comme vous voilà fait !
 est-ce une comédie que vous jouez ?
 Monsieur Jourdain : Non, non, ce n'est pas une comédie, c'est une
 affaire fort sérieuse, et la plus pleine
 d'honneur pour vous qui se peut souhaiter.
 Voilà le mari que je vous donne.
 Lucile : A moi, mon père !
 Monsieur Jourdain : Oui, à vous : allons, touchez-lui dans la main,
 et rendez grâce au Ciel de votre bonheur.
 Lucile : Je ne veux point me marier.
 Monsieur Jourdain : Je le veux, moi qui suis votre père.
 Lucile : Je n'en ferai rien.
 Monsieur Jourdain : Ah ! Que de bruit ! Allons, vous dis-je. Çà,

- Lucile : votre main.
Non, mon père, je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger de prendre un autre mari que Cléonte ; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de...
(En reconnoissant Cléonte.) Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance, et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.
- Monsieur Jourdain : Ah ! Je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir, et voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéissante.

Madame Jourdain entre.

- Madame Jourdain : Comment donc ? qu'est-ce que c'est que ceci ? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant.
- Monsieur Jourdain : Voulez-vous vous taire, impertinente ? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.
- Madame Jourdain : C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage ?
- Monsieur Jourdain : Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.
- Madame Jourdain : Avec le fils du Grand Turc ! Non. Je lui dirai moi-même à son nez qu'il n'aura point ma fille.
- Covielle : Comment, Madame Jourdain, vous vous opposez à un bonheur comme celui-là ? Vous refusez Son Altesse Turque pour gendre ?
- Madame Jourdain : Oui.
- Covielle : Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.
- Madame Jourdain : Ma fille consent à épouser un Turc ? Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait

- un coup comme celui-là.
- Monsieur Jourdain : Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.
- Madame Jourdain : Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.
- Monsieur Jourdain : Ah ! Que de bruit !
- Lucile : Ma mère.
- Madame Jourdain : Allez, vous êtes une coquine.
- Monsieur Jourdain : Quoi ? Vous la querellez de ce qu'elle m'obéit ?
- Madame Jourdain : Oui : elle est à moi ; aussi bien qu'à vous.
- Covielle : Madame.
- Madame Jourdain : Que me voulez-vous conter, vous ?
- Covielle : Un mot.
- Madame Jourdain : Je n'ai que faire de votre mot.
- Covielle : (à M. Jourdain) Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.
- Madame Jourdain : Je n'y consentirai point..
- Covielle : Ecoutez-moi seulement.
- Madame Jourdain : Non.
- Monsieur Jourdain : Ecoutez-le.
- Madame Jourdain : Non, je ne veux pas écouter.
- Monsieur Jourdain : Il vous dira...
- Madame Jourdain : Je ne veux point qu'il me dise rien.
- Monsieur Jourdain : Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous fera-t-il mal, de l'entendre ?
- Covielle : Ne faites que m'écouter ; vous ferez après ce qu'il vous plaira.
- Madame Jourdain : Hé bien ! quoi ?
- Covielle, : (à part) Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc ?
- Madame Jourdain : Ah, ah. Ah ! Comme cela ; je me rends.
- Covielle : Ne faites pas semblant de rien.
- Madame Jourdain : Oui, voilà qui est fait, je consens au mariage.
- Monsieur Jourdain : Ah ! Voilà tout le monde raisonnable. Vous ne

voulez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand Turc.

Madame Jourdain : Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons quérir un notaire.

Monsieur Jourdain : Tandis qu'il viendra, et qu'il dressera les contrats, voyons mon ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque. Allons prendre nos places.

Madame Jourdain : Et Nicole ?

Monsieur Jourdain : Je la donne au truchement ; et ma femme à qui la voudra.

Covielle : Monsieur, je vous remercie. Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

La comédie finit par un petit ballet qui avait été préparé.

Ballet des nations

Tous: A moi, Monsieur, à moi de grâce, à moi, Monsieur
 Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.
 Homme du Bel Air Monsieur, distinguez-nous
 parmi les gens qui crient.
 Quelques livres ici, les Dames vous en prient.
 Autre homme du Bel Air
 Holà ! Monsieur, Monsieur, ayez la charité
 D'en jeter de notre côté
 Femme du Bel Air
 Mon Dieu ! Qu'aux personnes bien faites
 On sait peu rendre honneur céans.
 Autre femme du Bel Air
 Ils n'ont des livres et des bancs
 Que pour Mesdames les grisettes.

FIN